Mutations et dérives du personnage féminin dans *Femme nue, femme noire* de Calixthe Beyala

Entre révolte et conquête de la liberté

Mathieu Altiné

Université de Maroua (Cameroun)

mathieualtine@yahoo.fr

Résumé : Les œuvres de Calixthe Beyala décrivent majoritairement les transmutations et les dérives du personnage féminin. Dans ses productions littéraires, la femme lutte pour sa libération et pour son émancipation. Ce combat se caractérise parfois par des actes déviants et décadents. Le sexe et la sexualité sont les facteurs par lesquels le personnage féminin exprime sa subversion contre les tares qui gangrènent la société à l'instar du chômage, de la misère ambiante, des multiples crises et des incessantes guerres. La présente contribution ambitionne de donner un éclairage sur ces formes d'expression de la révolte. Comment la femme vit et dit-elle sa sexualité ? Dans quelle mesure le désordre sexuel représente-t-il, pour le personnage féminin, un atout dans les revendications et la conquête de la liberté ? Ces questions guideront notre réflexion tout au long de cette étude qui sera appliquée à *FNFN*[1].

Mots-clés : femme, sexualité, déviance, conquête de la liberté.

Introduction

Le personnage féminin est une entité du texte littéraire qui impose un regard et un développement particulier de l'analyse. Les mutations et les dérives par lesquelles la femme s'illustre désignent un ensemble de changements et d'actes incontrôlés observés chez cette catégorie de personne. Il s'agit de comportements qui l'inscrivent dans une spirale de révolution et d'écart de conduite. Sous la plume de Calixthe Beyala, le personnage féminin a une propension pour le libertinage. La femme ne se laisse plus raconter par les autres. Elle prend la parole à son tour, la monopolise et ambitionne de faire partager son mode de vie, sa vision aux autres. La femme crée ainsi une

1. Ainsi sera désigné le titre *Femme nue, femme noire* tout au long de cette étude.

façon de vivre, devient indomptable et rebelle par les actes qu'elle pose. Dans *FNFN*, elle sort du mutisme auquel elle est souvent confinée, expose sa sexualité, affiche un comportement décadent et devient impudique. Par son sexe, elle prétend guérir le monde ; le sexe étant investi d'un pouvoir thérapeutique. Dans cette contribution, il est nécessaire d'examiner les changements observés chez le personnage féminin, lesquels l'inscrivent au chapitre des évolutions et des mutations sociales. En effet, quelles sont les modalités d'expression de la révolte du personnage féminin dans le corpus ? Par quels moyens la femme cherche-t-elle à conquérir sa liberté ? Saisir les mutations féminines dans cette étude commande que l'on examine fondamentalement le discours porté par la femme sur sa sexualité et celle des autres, puis la portée du message que laisse apparaître la paillardise à laquelle elle se laisse aller, pour enfin découvrir ses motivations intrinsèques.

1 Vivre la sexualité et le dire : des usages dépravés à la banalisation du sexe

La thématique de la sexualité occupe une place centrale dans l'œuvre de Calixthe Beyala. Dans *FNFN*, Irène Fofo, le protagoniste de l'action, se trouve profondément engluée dans la spirale de l'extravagance et de la dépravation. Son discours est essentiellement parsemé de grossièretés au sujet de la sexualité qu'elle vit et dont elle veut faire la « promotion ». Pour cette adolescente, faire l'amour est un acte passionnel et le sexe devient un atout pour assouvir ce désir. Ce comportement l'inscrit au chapitre des femmes émergentes et révoltées dont les actions n'ont pour seule visée que la provocation et le renversement éventuel de l'ordre social. Puisque son quotidien se résume à la sexualité, elle dit comment elle vit cette expérience. L'appréciation qu'elle en fait est perçue à travers le langage. Cette première section de l'étude ambitionne de questionner la façon dont la femme vit l'expérience sexuelle et le discours qu'elle porte sur cette pratique.

1.1 Émergence féminine, déviances et désacralisation du sexe

La société reconnaît à la femme les vertus de sobriété, de courtoisie et de discrétion. Calixthe Beyala présente un tout autre visage du personnage féminin. Dans ses écrits, la femme devient rebelle et s'illustre par un comportement décadent. Le discours qu'elle porte sur sa propre condition autorise à dire qu'elle ne vit que pour le désordre. De son propre aveu, Irène Fofo dit vivre pour deux passions : faire l'amour et voler. Or, au plan moral, le vol et la fornication sont des actes répréhensibles. Un jour, elle vole un sac et y découvre le cadavre d'un bébé. D'un bout à l'autre du roman, le personnage féminin ne vit que pour et par le sexe. La femme mène une vie de débauche ; elle est infidèle, et elle expose son vagabondage sexuel. Elle s'inscrit ainsi en marge de la norme et des principes de bienséance. Irène a un comportement sexuel peu avenant. Elle se livre au premier venu ; ce qui confirme son addiction pour le sexe.

Pourtant, dans de nombreuses sociétés traditionnelles en Afrique, le sexe en dehors du mariage est formellement interdit. Tout n'est pas permis et les codes sociaux imposent la conduite aux hommes. Les actes tels l'inceste et l'infidélité ne sont pas tolérés tout comme les comportements impudiques ne sont pas dignes d'une femme :

« Que les hommes se livrent à leurs plus bas instincts est une chose normale. Mais nous autres, femmes, n'avons pas à faire certaines choses. C'est honteux ! » (*FNFN* : 113.) Irène Fofo rame à contre-courant. Elle combat les principes de vie en vigueur dans sa communauté. Son infidélité, elle l'avoue sans ambages : « Ce jour-là, sept, peut-être huit hommes m'ont fait l'amour avec une avidité abstraite » (*FNFN* : 58.) Irène croit trouver dans ce comportement le summum du bonheur. Parfois, dans un enlisement confus de corps, elle ne maîtrise pas le partenaire avec qui elle fait l'amour. « En dehors du sexe, je ne connais rien d'autre qui me procure autant de plaisir » (*FNFN* : 12), argue-t-elle en se délectant. La négation totale (« ne… rien ») contenue dans cette allégation montre à suffisance le choix de vie opéré par cette femme. La morale et la philosophie qu'elle promeut sont celles de l'excès, du débordement et de la fornication.

Irène a des affinités sentimentales avec plusieurs personnes, connues ou non :

> J'ai déjà couché avec des tas d'hommes. Des flics, souvent à mes trousses, des gros, des petits, des maigres, des poilus […] dans toutes les positions : debout, allongée, sur des capots de voitures. Les toilettes ont déjà eu le plaisir d'accueillir mes ébats, les cabines d'essayage, tout… Mais jamais je n'ai ressenti l'émotion ! (*FNFN :* 27.)

Irène ne fait pas l'amour pour chercher véritablement le plaisir ni pour se faire de l'argent. La débauche qu'elle encourage est tout simplement un mode d'expression de la liberté. Le plus souvent, ses amitiés naissent de façon soudaine et inexplicable. Avec Ousmane, elle mène une sexualité sauvage. Elle ne craint rien, n'a peur de personne. Le danger stimule la passion selon elle. Ousmane l'entraîne chez lui où elle sera transformée en un objet sexuel dont se servent les visiteurs à longueur de journée. Tel un gourou, Ousmane requiert son adhésion totale à la débauche. Cette espèce de rituel d'adoubement renseigne à suffisance :

> — T'es-tu déjà droguée ?
> — Jamais !
> — Pipi au lit ?
> — Non.
> — Es-tu capable de faire dans la durée ?
> — Explique.
> — Faire l'amour plusieurs fois, par exemple ?
> — Je crois que j'en suis capable, oui.
> — Je t'engage.
> — À faire quoi ?
> — À être folle, à l'excès, mon amour !
> (*FNFN* : 28.)

D'ores et déjà, Irène est inscrite sur la trajectoire de la prostitution. Le domicile d'Ousmane où elle est désormais établie devient un lieu de fornication très achalandé dont elle est l'actrice principale. Elle cède aux sollicitations de tous ses soupirants

et est capable de faire l'amour avec plusieurs personnes en même temps comme l'attestent ces propos : « Deux d'entre eux m'ont pénétrée en même temps. L'un comme si j'avais été un garçon, l'autre s'était contenté de la banalité restante. » (*FNFN* : 58.) La pratique de l'acte sexuel devient son jeu favori. Son expérience sexuelle lui a permis de connaître, d'après ses propres déclarations, « les cent dix mille positions de la fornication » (*FNFN* : 154). Cette adolescente cherche à s'arroger la suprématie sexuelle et tend à arracher aux hommes leur masculinité. Par ce comportement débordant, Irène croit parvenir à « l'apogée de la métamorphose ». Elle a atteint « la strate la plus élevée de la magnificence darwinienne » (*FNFN* : 81), c'est-à-dire qu'elle est l'expression la plus achevée de l'évolution humaine. Elle se croit hissée au-dessus de toute la création.

Le personnage féminin est aussi caractérisé par le lesbianisme. Irène Fofo éprouve une convoitise sexuelle pour les individus de son sexe. Pourtant, les dispositions en vigueur dans la société à laquelle elle appartient récusent cet acte. Cette pratique incontrôlée et peu orthodoxe de la sexualité l'inscrit dans la catégorie des êtres pervers. « J'ai déjà couché avec [...] des femmes jeunes ou flétries » (*FNFN* : 27), déclare-t-elle. Irène accomplit également l'acte sexuel avec Fatou la femme d'Ousmane et « cette dépravation [la] réjouit » (*FNFN* : 59). Le comportement lesbien de ces femmes peut se lire :

> Fatou écarte mes jambes avec ivresse, avec exaltation. [...] Sa langue est en feu et, au bout de ses doigts, mon ombrelle intérieure palpite. Elle me gobe, agenouillée entre mes cuisses. Lentement, très lentement, elle m'achemine vers les étoiles par un chemin qui lui est propre. Quelque chose de tiède ou de froid glisse dans mon sexe... (*FNFN* : 46.)

Éva, la femme de Hayatou, est aussi l'une des femmes avec qui Irène fait l'amour. Cette femme est pratiquement inclassable au plan de la sexualité. Elle est une idéaliste qui ne fait que ce qu'elle veut, ce qui lui plaît, et elle se moque de la loi morale. Sa folie frise parfois l'hérésie. Ces affirmations peuvent le confirmer : « Le sexe est plus doux pour l'âme que l'amour de Dieu. » (*FNFN* : 36.) Le sexe représente par conséquent l'ultime félicité. C'est le sens à donner au comparatif de supériorité (« plus... que ») contenu dans cet extrait.

Irène fornique avec tout le monde mais n'aime personne. Dans ce cas, se livrer à l'acte sexuel ne signifie pas aimer. Si le premier consiste à assouvir un désir charnel, le second est un acte d'affection passionnelle le plus souvent réfléchie et partagée. D'après elle, avoir de l'affection pour une seule personne est une aberration. C'est ainsi qu'elle confie : « Quelle absurdité que de focaliser l'immensité des sentiments sur un seul être ! C'est totalement irresponsable ! Incongru ! Malséant ! » (*FNFN* : 63.) Selon elle, ce qui rend Fatou la femme d'Ousmane malheureuse, c'est le fait qu'elle ne se laisse pas aller avec d'autres hommes. Pour elle, le vrai amour n'existe pas et « la fidélité n'a de sens que si l'on expérimente l'infidélité » (*FNFN* : 127).

À côté d'Irène qui se trouve être le symbole le plus représentatif du désordre sexuel, plusieurs autres femmes s'illustrent par des comportements déviants. Si certaines femmes sont capables de gaspiller l'argent du ménage en jouant aux cartes, d'autres

achètent les faveurs des hommes. C'est le cas de Madame Djingué, une bourgeoise qui fait l'amour au comptoir avec Saturnin un vendeur de viande à qui elle donne régulièrement de fortes sommes d'argent en échange de ses faveurs. Éva, une femme mariée et enceinte de surcroît découvre les délices de l'adultère après-coup et exprime son émerveillement : « Ça fait des années que je baise. Mais je n'avais jamais pensé que cet acte se réalisait pendant que je remplissais les papiers à la mairie ou quand je cuisinais. C'est fabuleux. » (*FNFN* : 134.) Les vieilles femmes telles Madonne et Madeleine ne sont pas en reste. Après s'être faite sodomiser par trois jeunes gens, Madeleine s'essouffle et meurt. On ne saurait oublier le cas de la vieille édentée, capable de tenir sexuellement en haleine trois jeunes garçons. Ces vielles femmes se livrent à l'acte sexuel sans honte. L'œuvre de Calixthe Beyala présente par conséquent un parfait tableau de délinquance où les femmes n'ont qu'une chose à faire : se livrer aux soupirants et trouver dans l'action quelque chose d'agréable.

1.2 Le personnage féminin et les dérives langagières

Dans l'éthique sociale africaine, la parole revêt une importance capitale. Elle est dotée d'un pouvoir évident. En fonction des circonstances, la parole bénit et maudit. L'art de parler fait partie de l'art de vivre ; et ce qu'on dit, la façon de le dire sont des éléments éthiques ; ils aident à juger de la moralité ou non, de la conduite individuelle ou du comportement social. La parole corrompt, pollue et maudit en même temps. Dans l'imaginaire africain, la femme est considérée comme un être volubile. Alice-Delphine Tang l'a bien souligné dans une étude qu'elle consacre à la représentation de la femme dans les contes de Birago Diop. Selon elle, « l'expression "tu bavardes comme une femme" est très utilisée en Afrique » (2008 : 111). Reprenant un cliché très répandu dans le contexte camerounais, Calixthe Beyala fait également dire à l'un de ses personnages : « Les femmes ont la bouche plus glissante qu'une sauce gombo. » (*FNFN* : 98.) Le bavardage dont on semble attribuer l'exclusivité à la femme est surtout lié au colportage, au manque de retenue et à l'indiscrétion. Pourtant, il est aussi reconnu, le poids de la tradition aidant, que la femme doit être discrète. Elle est rarement citée dans les situations qui engagent véritablement le destin de la communauté.

Par ailleurs, il existe des réalités et des situations que la morale et l'éthique sociales réprimandent et dont on ne parle qu'avec sobriété et pudeur. C'est le cas du sexe. Dans *FNFN*, la femme parle du sexe avec vulgarité et trivialité. Elle n'a aucun scrupule et tient un discours obscène sur le sexe qui se trouve être banalisé et trivialement exposé. Dans son langage, le sexe et la sexualité sont profanés, dépouillés du caractère sacré qui les entoure. Irène Fofo désigne, expose le sexe avec toute la vulgarité possible. Elle décrit ses ébats sexuels avec Ousmane ainsi qu'il suit :

> Mes doigts tracent sur chaque parcelle de sa peau des enchevêtrements magnifiques jusqu'à ce que son sexe se dresse et indique le zénith. Très lentement, j'attrape son gland et j'appuie par minuscules touches au milieu de mon saule pleureur. Des vagues de plaisir se déversent entre mes cuisses. Presque aveuglément entre les poils de mon pubis, son pénis cherche à s'engouffrer. Il s'enfonce, par poussées successives, loge dans ma moiteur

> et me fait chanter de bonheur. On baise dans la grandiloquence des jours insouciants. On s'encolle, soumis à la volupté de nos sens. (*FNFN* : 18-19.)

Les termes mis en relief dans cet extrait et qui appartiennent au champ lexical du sexe et de la sexualité montrent le relâchement langagier qui caractérise Irène. Pourtant, cette adolescente vit dans une société où les principes de bienséance sont établis. Les grossièretés telles l'évocation triviale du sexe ne sont pas admises. Dès l'entame de l'œuvre, Irène se demande d'ailleurs comment les femmes font pour être enceintes ; car, dans la société où elle vit, certains mots, notamment ceux liés au sexe n'existent pas :

> Pour le sexe justement, je vis sur une terre où l'on ne le nomme pas. Il semble ne pas exister. Il est comme une absence, un bouquet d'astres morts, un contour sans précision, une ombre curieuse, un songe presque, une cellule infime à quoi seules les grossesses ou les engueulades entre les couples donnent une matérialité sous la contrainte des besoins quotidiens. (*FNFN* : 12.)

Dans les sociétés africaines, un halo de tabou entoure le sexe, si bien qu'on ne l'expose pas n'importe comment. Aussi, on ne le banalise pas. Le sexe appartient à ce qu'il est convenu d'appeler la partie intime de l'homme. Dans certaines communautés, il est essentiellement désigné par des tournures périphrastiques pour éviter de heurter les sensibilités. L'acte sexuel est inscrit au même chapitre.

Consciente de violer le civisme, les vertus sociales et morales – « J'enfreins les règles sociales », déclare-t-elle –, Irène évolue inexorablement dans son idéalisme cynique. Elle revendique une morale basée sur la débauche et ramène tout au sexe. Lorsque Fatou son hôtesse lui demande ce qu'elle veut manger, elle lui répond grossièrement : « Des beignets parsemés de *poils de pubis* épluchés dans le pourpre du vent ; des carrés de *seins* cuits dans une gerbe de paupières nictitantes et un gâteau des sens, nappé de *sperme* perturbé par l'ensemencement. » (*FNFN* : 39.) La description du sexe et de l'acte sexuel est comparée à l'art culinaire, signe qu'Irène développe une addiction pour le sexe au point d'en être boulimique. Sidérée par son propre comportement, elle se demande si son « sexe s'était transformé en une grotte vorace ». En un mot, Irène développe une dépendance maladive pour les plaisirs sexuels. Elle développe un discours essentiellement obscène, relâché et impudique sur le sexe et la sexualité. Dans « un univers où beaucoup de choses n'ont pas été nommées par le bon Dieu » (*FNFN* : 77), Irène développe son inventivité et désigne le sexe et l'acte sexuel sans pudeur.

2 Emprise féminine et contestation de l'ordre social

La subversion contre le malaise existentiel est l'une des thématiques privilégiées des productions artistiques des peuples africains. Faisant partie intégrante de la société, l'artiste se veut parfois la voie de ceux qui subissent l'histoire. *Batouala*[2], du Guyanais René Maran, a servi de rampe de lancement à cette verve artistique. Calixthe

2. Publiée en 1921, cette œuvre est à la fois un pamphlet contre les supercheries du système colonial français et une critique contre les mœurs sociales en Oubangui-Chari, actuelle République centrafricaine.

Beyala s'inscrit dans la même mouvance. Seulement, chez elle, le combat social est exclusivement mené par le personnage féminin à qui, par les vertus du sexe, elle assigne le statut d'acteur dissident et révolté. Pour la femme donc, au-delà du plaisir qu'il procure, l'acte sexuel se trouve investi d'une fonction, celle d'exprimer et de combattre les travers sociaux. Il convient d'analyser en quoi le comportement sexuel de la femme se mue en un facteur d'affirmation de soi et de conquête de la liberté.

2.1 Le personnage féminin, le sexe et l'affirmation de soi

Le sexe de la femme est investi d'un pouvoir thérapeutique. Il est inscrit au chapitre des parties du corps féminin exerçant une influence incontestable sur l'homme. Par le pouvoir du sexe, Irène Fofo croit pouvoir renverser la suprématie masculine, assujettir l'homme et instaurer un nouvel ordre social. Le domicile d'Ousmane, devenu un vrai lieu de débauche, a abrité ses ébats sexuels avec plusieurs hauts responsables de la ville. Même les dignitaires religieux ne résistent pas à son charme. Elle a par exemple à son flanc l'Imam, un chef religieux musulman qui lui rend visite pour assouvir ses besoins libidinaux. Elle exprime les prouesses dont son sexe est doté en ces termes :

> Ces fesses sont capables de renverser le gouvernement de n'importe quelle République ! Elles me permettent de faire des trouées dans le ciel et de faire tomber la pluie si je le désire ! Elles sont capables de commander au soleil et aux astres ! C'est ça, une vraie femme [...] Elle délivre le monde de grandes calamités ! (*FNFN* : 30.)

Par le pouvoir que confère le sexe, Irène est capable d'obtenir des hommes tout ce qu'elle désire. Grâce au sexe, elle berce et distrait l'homme. Ce faisant, elle exige voire impose tout ce qu'elle veut de lui. Face au charme féminin, l'homme devient fébrile et cède à toutes les sollicitations. Malgré l'attitude peu avenante dont elle fait montre, elle réussit toujours à imposer sa vision aux hommes. Parfois, sans explication aucune, elle insulte les soupirants qui attendent de recevoir ses faveurs. Elle critique de vive voix l'hypocrisie de ces hommes qui simulent la loyauté alors qu'ils sombrent aussi dans la déliquescence morale. Ce qui fait la force de la femme dans le corpus est aussi le fait qu'elle se livre à la fornication sans compensation. Ce service bénévole lui donne la possibilité de dicter son opinion. Soulager les hommes sans contrepartie donnerait une ascendance. Cela assure l'autorité féminine et rend sa fierté à la femme : « Ce qui m'excite, c'est la pensée de ma toute-puissance face à leurs égarements. » (*FNFN* : 125.) Grâce au pouvoir que donne le sexe, la femme s'impose, devient exigeante et rebelle.

Considérant la révérence de Fatou à l'égard des hommes, Irène se demande si cette dernière a conscience de son pouvoir. Irène a la prétention d'endiguer sous toutes leurs formes les pathologies sociales dont souffre le continent africain. Frisant parfois l'hérésie, elle laisse entendre :

> Je suis une déesse capable de faire ce qu'a fait le Christ, mais en plus jouissif : guérir avec mon sexe ! Dorénavant, je serai la Nivaquine contre le paludisme ! l'aspirine contre les maux de tête ! les vaccins contre l'épilepsie ! les antiviraux contre le sida ! Dans la dépravation, je ferai disparaître la

> paresse ! la lèpre ! le goitre ! le mensonge ! la jalousie ! la haine ! Je suis le remède contre la régression sociale des individus et des sociétés. (*FNFN* : 77-78.)

Le sexe de la femme passe pour un médicament qui soulage les hommes. Le métier de la thérapie à base du sexe peut être lu comme une forme d'affirmation de la personnalité féminine. La femme trouve ainsi un moyen d'asseoir sa tutelle. Tenir les hommes par le sexe n'est rien d'autre qu'un moyen d'expression du mal-être social. La femme rompt ainsi le silence habituel et fait valoir son sexe. Elle cesse d'être un « objet sexuel » pour incarner les attributs du pouvoir et de la suprématie à l'égard de l'homme. En plus du pouvoir et des vertus thérapeutiques, le sexe de la femme est une arme. C'est le moyen par lequel Fatou, l'épouse stérile d'Ousmane, garde son mari et se fait pardonner de ne pas être capable de lui donner des enfants. Elle le maintient par le sexe qui, désormais, lui donne une autorité.

La propension à la sexualité fait qu'Irène soit qualifiée de folle. Le débordement sexuel auquel elle se livre à longueur de journée n'explique-t-il pas ce jugement ? Pourtant, cette étiquette constitue un atout supplémentaire pour elle ; car la folie est considérée comme une puissance, celle que les hommes recherchent en lui faisant l'amour. La folie est appréciée comme « une forme supérieure de la sagesse ». Faire l'amour avec une folle aurait des vertus thérapeutiques. « Baiser une folle est un puissant remède » (*FNFN :* 62), laisse-t-on entendre. Prise pour une folle, Irène guérit les hommes avec son sexe et change leur destin. Chez Ousmane, elle devient une véritable guérisseuse. Elle « soigne » par le sexe.

2.2 Figure féminine, mutations, révolte et quête de la liberté

Le corpus renseigne sur le caractère subversif du personnage féminin. La femme veut s'affranchir de la domination et de l'accaparement de l'autorité par les hommes. Elle devient rebelle et ambitionne de renverser les us et coutumes. On y observe une forme d'insurrection contre le malaise social. La dissidence féminine se reconnaît grâce à certaines attitudes inhabituelles observées chez Irène Fofo et d'autres personnages féminins. Irène s'insurge contre le mariage qui est pourtant une pratique millénaire reconnue dans toutes les civilisations humaines. Elle estime que le mariage est contraignant. Il étouffe l'espoir des femmes, leur fait perdre leur liberté. Le mariage, d'après elle, est plein de tracasseries. Il ne permet pas à la femme de s'épanouir et d'exprimer librement son opinion. Irène a une propension au libertinage, comportement par lequel elle semble trouver sa propre liberté. Elle ne veut subir aucune contrainte extérieure. Puisqu'elle est contre le mariage, elle combat aussi la procréation. C'est ainsi qu'elle convoque l'ingéniosité des civilisations futures pour mettre fin à cette pratique qu'elle qualifie d'ignoble : « Je déteste les enfants... Je reste convaincue qu'avec l'avancée des civilisations, les femmes n'en feront plus [...] C'est tout aussi con d'investir dans quelque chose d'aussi versatile qu'un homme. » (*FNFN* : 64.)

Compte tenu de la misère ambiante dans sa société, elle ne trouve pas nécessaire de continuer à procréer. Faire des enfants est ainsi considéré comme une action consistant à engager davantage l'humanité dans le labyrinthe de la misère. Procréer et ne pas pouvoir assurer convenablement l'encadrement des enfants est un projet voué à

l'échec. Si Irène a une vie essentiellement basée sur le vol et la débauche, c'est sans doute à cause de l'échec de ses parents et surtout du système en place. Le comportement déviant qu'elle affiche est d'ailleurs une forme de révolte contre le système gouvernemental qui a failli dans son rôle d'encadrement social. En dehors du vol et du vagabondage sexuel, Irène n'a aucune autre passion. Elle conteste le travail des femmes sous toutes ses formes. Pourtant, sa mère résume la féminité à cette phrase : « Une femme, une vraie, doit savoir faire la cuisine ! » (*FNFN* : 158.) Irène est contre l'affectation de cette tâche aux femmes et postule que l'homme et la femme soient mis sur le même palier. Elle critique de ce fait la discrimination faite aux femmes. Voyant Fatou s'activer aux travaux ménagers, elle s'offusque :

> Et, pour moi qui n'ai pas touché au balai depuis des lustres, cette agitation me démoralise. Les vêtements sales ? Je les amoncelle dans un coin et ils finissent par s'étioler grâce à la bonté des mites. La vaisselle ? La pluie s'en occupe ! Dans ma chambrette, des mouches mortes se dessèchent sur le sol et disparaissent. (*FNFN* : 53.)

Il est difficile de reconnaître à Irène les qualités d'une femme. Elle combat tout ce qui est lié à la norme et à l'ordre. Les principes sociaux de base qui servent de code de conduite sont ainsi bafoués et les femmes qui les respectent sont taxées de corrompues par la mémoire ancestrale :

> Comme les autres, Fatou a appris la mesure et la dextérité qui permettent au sexe faible de ne jamais se compromettre avec le vertige. Comme sa mère, elle sait que nous vivons dans un univers où les chimères n'existent pas et où l'on échoue dès qu'on sort du chemin tracé ! (*FNFN* : 52-53.)

Chez Ousmane, Fatou fait tout pour elle. Elle lave sa chambre, dresse son lit, dispose convenablement les objets, apprête son eau pour le bain… Parfois, elle lave Irène.

On peut admettre que le personnage féminin dans *FNFN* est essentiellement subversif ; il veut instaurer un nouvel ordre de valeurs. Irène est un personnage atypique de par sa façon de faire. Elle s'obstine à faire ce qui n'est pas permis et refuse de faire ce qu'il faut. Elle considère de ce fait qu'elle est « quelque chose de nouveau. Quelque chose de dépravé, de dissolu, sans scrupules, qui dévore la vie d'où qu'elle vienne ! Quelque chose construit avec très peu de vertu, énormément d'abjections et de vices ! » (*FNFN* : 63). En effet, elle lutte pour la dignité de la femme. Son attitude laisse aussi entendre qu'elle est contre les maux dont souffre le continent africain à l'instar des incessantes guerres, de la misère ambiante, du chômage. Dans une logique surréaliste, Irène croit être à même d'endiguer ces phénomènes. Par l'activité sexuelle, elle rêve de tout faire disparaître. Elle prétend ainsi instaurer l'ordre grâce au désordre. On se trouve alors dans une parfaite logique surréaliste où on s'insurge contre l'ordre établi pour pouvoir ramener les hommes à la raison. Exprimer une sexualité débridée est un moyen de sensibilisation qui permet d'interroger le mode de vie ; car chacun incarne un vice. Irène veut transfigurer le monde en montrant aux hommes ce qu'ils font : « Je suis une sans cervelle qui voudrait que le monde change et de fond en comble. » (*FNFN* : 184.)

L'attitude révolutionnaire observée chez le personnage féminin est un signe d'insurrection contre le malaise social. Ainsi, la femme devient indocile et provoquante par son comportement. Il s'agit d'une expression de soi, totalement libérée de la raison et des valeurs reçues. Irène croit avoir trouvé sa félicité dans la vie de débauche et craint que cette forme de vie ne s'arrête un jour ; car, argumente-t-elle, « dans la vie, comme sur un vélo, si on cesse de pédaler, on tombe » (*FNFN* : 161). Mais, la mission de transfiguration du monde ambitionnée par cette jeune femme prendra fin dans les regrets, signe d'une grande défaite, d'une résignation et d'un renoncement. « Au fond, j'aurais voulu être quelqu'un de bien. J'aurais voulu ressembler à ces jeunes filles que tout le monde respecte. Mais moi, à seize ans, j'avais déjà épuisé mon stock de sympathie, de cordialité et de bienveillance » (*FNFN* : 76), laisse-t-elle entendre en guise de repentance. À sa mère, elle confie :

> Dorénavant, maman, je mesurerai mes faims. Je ne serai plus vorace. Je ne mordrai plus dans la vie telle une affamée qui a sauté plusieurs repas. Je rentrerai dans le rang comme toutes les autres avant moi. Je te le promets, maman. (*FNFN* : 189.)

Considérée comme une idéaliste impénitente au départ, Irène se repend, revient à la raison et regrette toutes ses aberrations. Elle reconnaît son impuissance à trouver toute seule les remèdes aux maux dont souffre sa société. Le combat féminin, thématique majeure développée par Calixthe Beyala dans *FNFN* est-il finalement voué à l'échec ?

Conclusion

Au terme de cette réflexion sur les dérives et les mutations du personnage féminin, que faut-il retenir ? La femme dans l'écriture romanesque de Calixthe Beyala cristallise les regards et se trouve aux cœurs des mutations sociales. Elle change, dicte sa vision du monde, recrée un mode de vie dans lequel elle se plaît. Les actes qu'elle pose suspendent souvent l'entendement, inscrivant ainsi le lecteur au confluent du merveilleux et du réel. Elle trouve dans la débauche et le libertinage un motif de satisfaction et une raison de vivre qui lui permet d'exprimer son opinion et de s'affirmer pleinement. La débauche sexuelle est un prétexte pour pourfendre l'ordre social et conquérir la liberté. En même temps, le sexe a des pouvoirs thérapeutiques. Il est un remède pour guérir la société de ses avatars. Ce faisant, la femme rejette le confinement habituel dans lequel la société l'inscrit et la marginalisation qu'elle subit. Elle rompt la monotonie, devient indocile et suit uniquement ce que sa conscience lui dicte. La femme est marquée par un discours impudique et par un comportement déviant. Elle n'a aucun sens d'intimité, ni de discrétion. La description qu'elle fait de l'activité sexuelle heurte la sensibilité, blesse l'honneur et la dignité. Irène se dérobe à toute autre activité pour se consacrer exclusivement à la vie de débauche. Ce faisant, Calixthe Beyala crée un nouveau type de femme, caractérisée par le libertinage et la provocation. Sous sa plume, la femme prend la parole, devient libre de toute action et de tout mouvement. Les actes qu'elle pose sont un moyen de faire entendre une voix, celle de femmes qui combattent pour leur souveraineté.

Bibliographie

Benac, Henri, *Guide pour la recherche des idées dans les compositions françaises et les études littéraires*, Paris, Hachette, 1974.

Beyala, Calixthe, *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel, 2003.

Chevrier, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984.

Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Paris, Presses universitaires de Lyon, 1979.

Hamon, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Poétique du récit*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 115-180.

Kouacou Koffi, Jacques Raymond, « Héroïsme épique et représentation de la figure féminine : la femme et le destin de Soundjata dans *L'épopée mandingue* de Djibril Tamsir Niane, in *Perspectives philosophique* n° 009, 2015, p. 216-231.

Moutombi, Alphonse, « Voyage et personnalité de la femme africaine dans *Maïmouna* d'Abdoulaye Sadji et *La Brise du jour* de Lydie Dooh-Bunya », in *Lectures 1*, n° 001, 1995, p. 193-206.

Tang, Alice-Delphine, « La femme dans les *Contes* de Birago Diop », in *Littérature orale, genres, fonction et réécriture*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 109-120.